



HAL
open science

L'étude du rapport aux plantes en Haute-Bretagne, de 1880 à nos jours

Maëlle Mériaux

► **To cite this version:**

Maëlle Mériaux. L'étude du rapport aux plantes en Haute-Bretagne, de 1880 à nos jours : évolution des objectifs et méthodes. C'est quoi, l'ethnobotanique? Seizième séminaire annuel ethnobotanique du domaine européen, Salagon, A paraître. hal-01985573

HAL Id: hal-01985573

<https://hal.science/hal-01985573>

Submitted on 18 Jan 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'étude du rapport aux plantes en Haute-Bretagne, de 1880 à nos jours

Évolution des objectifs et méthodes

Maëlle Mériaux, Docteure de sociologie au CRBC, EA 4451, Université Rennes 2

Introduction

S'il semble difficile de parler d'ethnobotanique en France à la fin du XIX^e siècle, on ne peut omettre un intérêt certain des folkloristes pour les usages des plantes dans les sociétés dites traditionnelles. C'est ensuite à la fin du XX^e siècle que l'on retrouve cette thématique dans les collectages issus du revivalisme, réalisés à partir des années 1970. Le point commun de ces démarches réside dans un intérêt pour le savoir populaire, transmis oralement.

Mon étude porte sur des recueils de folkloristes et des enregistrements de témoignages sur la thématique des savoirs ethnobotaniques en Haute-Bretagne. Par ethnobotanique, j'entends l'étude de l'ensemble des usages, des connaissances, des représentations, qu'ont des plantes les sociétés humaines. Il peut s'agir d'usages médicaux, artisanaux, ludiques ; de connaissances linguistiques ou botaniques ; de représentations incluant les plantes dans des contes, des légendes, des systèmes de classification du vivant. Globalement, l'ethnobotanique est l'étude des rapports qu'entretiennent les hommes avec les plantes qui les entourent. Si les matériaux sur lesquels je travaille font appel à une démarche ethnobotanique, ou à certains de ses aspects, ils ne s'en donnent pas le nom : certaines de ces données sont historiques, datant d'avant l'invention du terme « ethnobotanique », les autres sont plus récentes, mais issues de démarches amateurs, étrangères à l'ethnobotanique universitaire.

À travers l'étude des périodes historiques et actuelles, et dans leur comparaison, je poserai la question des objectifs et des méthodes des enquêtes ayant trait aux usages des plantes, et de l'impact de ces angles d'approche sur les données elles-mêmes.

J'aborderai, dans un premier temps, la manière dont les folkloristes, à la fin du XIX^e siècle, se sont emparés de l'étude du rapport au végétal dans les sociétés rurales. Dans un second temps je développerai mes recherches sur des collecteurs de la fin XX^e – début XXI^e siècles, qui ont recueilli des témoignages sur les connaissances liées au végétal en Haute-Bretagne. Enfin, je comparerai les acteurs des différentes époques, ainsi que les objectifs et les démarches de chacun.

Les folkloristes de la fin du XIX^e siècle

Je vais aborder, dans un premier temps, l'intérêt porté par les folkloristes aux usages des plantes dans la société rurale, à la fin du XIX^e siècle. Le terme folk-lore, qui désigne la « science du peuple », a été introduit en 1846 par William John Thoms, pour remplacer la notion « d'antiquités populaires » (Van Gennep, 1924). L'attrait pour le folklore a démarré très vite en Basse-Bretagne, avec Émile Souvestre (1806-1854), Théodore Hersart de La Villemarqué (1815-1895), François-Marie Luzel (1821-1895). En Haute-Bretagne, deux folkloristes, que je vais présenter ci-dessous, apportent des éléments sur la connaissance traditionnelle du végétal : Adolphe Orain et Paul Sébillot.

Paul Sébillot

Paul Sébillot (1843-1918) a grandi à Matignon, au nord du département des Côtes-d'Armor, dans une famille aisée. Il a été sensibilisé très tôt aux coutumes populaires par sa bonne, Vincente, qui lui narrait des contes. C'est à partir de 1860 qu'il s'est passionné pour le folklore, en lisant *le Foyer breton*, d'Émile Souvestre (1844). Il a entrepris de recueillir l'équivalent en pays gallo (Besançon in Sébillot, 1997). Paul Sébillot a aussi été particulièrement influent dans le folklore français, en jouant notamment un rôle de coordinateur : en 1882, il créait, en collaboration avec Eugène Rolland notamment, le « Dîner de ma mère l'Oye », rendez-vous mensuel qui réunissait à Paris les chercheurs des différentes provinces.

L'œuvre de Paul Sébillot est très riche et variée. Dans mes recherches, je me base sur un ouvrage en particulier. Il s'agit de l'ouvrage *Traditions et superstitions de la Haute-Bretagne*, composé de deux tomes, édités pour la première fois en 1882 (Sébillot, 1967). Dans le deuxième tome, deux chapitres traitent l'un du folklore des arbres, l'autre de celui des plantes, chapitres sur lesquels je m'appuierai dans mon analyse.

La Revue des traditions populaires

Paul Sébillot a aussi fondé la *Revue des traditions populaires* (1886-1919), qui a perduré pendant plus de trente ans, de 1886 à 1919, avec une dizaine de numéros publiés chaque année. Bien que certains auteurs considèrent que le folklore représente les fondements de l'ethnographie européenne (Ozouf, 1981), tous s'accordent sur le fait que cette discipline était empreinte de romantisme, considérant le personnage rural comme le « sauvage ». En prémisses de leur premier numéro, les fondateurs de la revue indiquent : « *Nous essayerons, tout en restant scientifiques, de montrer au public que les traditions populaires, souvent amusantes et charmantes, sont presque toujours naïves et poétiques* » (Collectif, 1886). Leurs sujets de prédilection ne portaient pas que sur l'ethnographie, au contraire, ils donnaient une grande place à la littérature orale, aux arts populaires et à la linguistique. Cette revue était publiée en parallèle d'autres revues folkloristes, telles que *Mélusine*, ou encore *La Tradition*.

La *Revue des traditions populaires* me semble intéressante de par ses nombreux articles sur la thématique des plantes dans différentes régions et par différents auteurs. Certains des auteurs indiquent avoir rassemblé, à la demande de Paul Sébillot, toutes les données qu'ils avaient pu recueillir sur les plantes, laissant entrevoir le lancement, par Paul Sébillot, d'une dynamique à l'échelle de la France, sur la thématique des connaissances populaires sur les plantes. Cela semble également être le cas pour la thématique médicinale, sur laquelle de nombreux articles ont été écrits, utilisant les expressions de « médecine populaire » ou de « médecine superstitieuse ».

Adolphe Orain

Adolphe Orain (1834-1918), bien que né presque dix ans avant Paul Sébillot, à Bain-de-Bretagne, au sud de l'Ille-et-Vilaine, a été fortement influencé par lui. Issu d'une famille modeste, il a commencé à travailler à quatorze ans dans plusieurs postes administratifs. Pendant ses loisirs, il s'est passionné pour la culture gallèse, à travers les chansons, les contes et les traditions populaires. « *C'est Souvestre, et plus tard Sébillot, qui me donnèrent l'idée d'écrire à mon tour les récits des bonnes gens qui venaient travailler en journée chez ma mère, couturiers et couturières qui charmaient nos veillées à mon frère et à moi* » (Orain, 1906).

Concernant les traditions populaires, il a compilé l'ensemble de ses collectages en deux tomes *De la vie à la mort : folklore de l'Ille-et-Vilaine*, réédité il y a quelques années sous d'autres noms : *Coutumes et usages de l'Ille-et-Vilaine* (2004) et *Croyances et superstitions de l'Ille-et-Vilaine* (2002), correspondant respectivement au premier et au deuxième tome. Dans ses *Croyances et superstitions de l'Ille-et-Vilaine*, Adolphe Orain consacre un chapitre aux remèdes populaires et la majorité des remèdes cités font appel au règne végétal, chapitre que j'analyserai également.

Ainsi, Paul Sébillot et Adolphe Orain ne présentent pas leurs données de la même façon, le premier regroupant, *a priori*, toutes les données ayant trait aux plantes dans un même chapitre, et l'autre rattachant le végétal aux remèdes faisant appel aux plantes. On pourrait dire, en quelque sorte, que Paul Sébillot avait une démarche plus « ethnobotaniste » qu'Adolphe Orain. Deux questions se posent toutefois : d'une part, quels sont les domaines de connaissance représentés dans la catégorie « plante » de Paul Sébillot ? D'autre part, le végétal représente-t-il vraiment la majorité des remèdes populaires, comme le sous-entend Adolphe Orain ? Ces deux questions se posent également à la lecture de la *Revue des traditions populaires* et à l'écoute des collectages plus récents. Avant de tenter d'y répondre, je vais donc présenter les différents fonds d'archives qui constituent le cœur de mon corpus d'étude. Mon travail porte sur des archives orales, qui sont des enregistrements de témoignages, sur la thématique ethnobotanique, constitués par Jean Mahé, Christophe Auray et l'association La Liètt.

Les collecteurs de la fin XX^e – début XXI^e siècles

Les trois fonds d'archives que je vais présenter ont été constitués à trois époques différentes, à partir des années 1970, dans le pays gallo (Haute-Bretagne). Le point commun de ces trois fonds d'enregistrements est une attention commune portée aux usages des plantes. La figure 1 présentée ci-dessous est une carte permettant de localiser les aires géographiques des différentes enquêtes : Jean Mahé et Christophe Auray ont effectué des enquêtes denses sur de petites aires géographiques, respectivement au nord et au sud du pays gallo. Les enquêtes de l'association La Liètt ont, quant à elles, été réalisées sur une aire de répartition plus large, et de manière moins intensive.

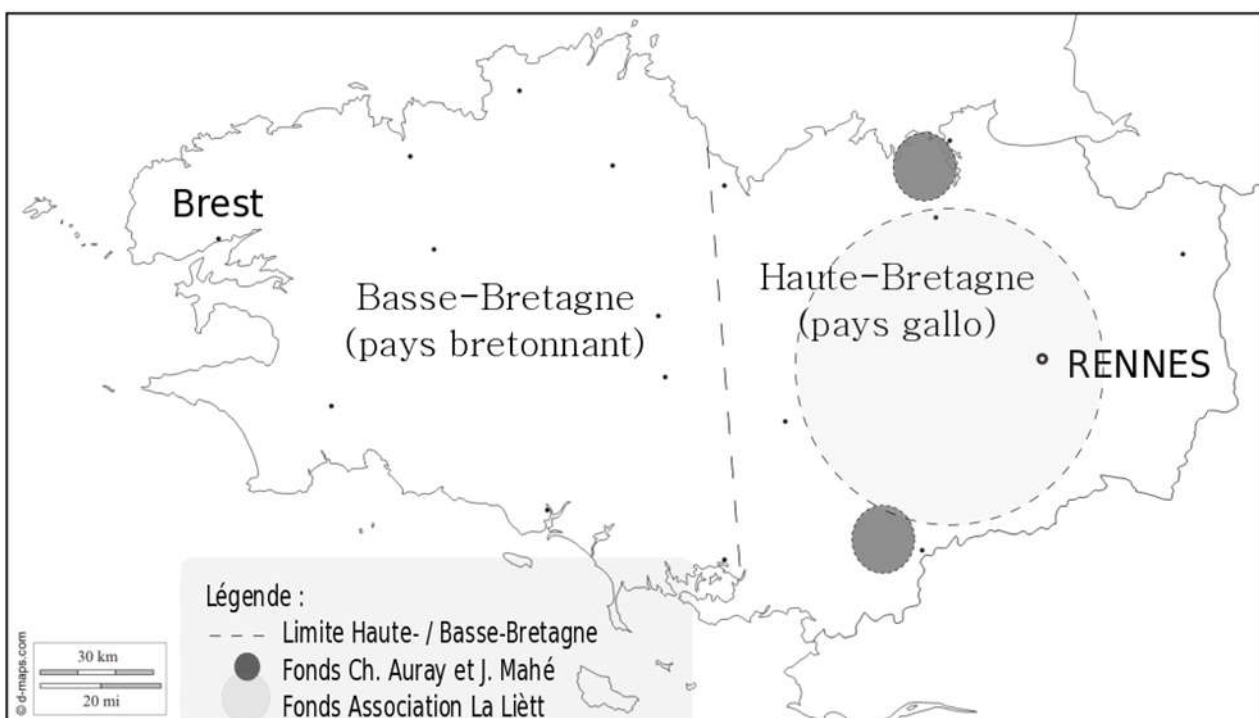


Figure 1 Localisation géographique des trois fonds d'archives de mon corpus, au sein de la Haute-Bretagne

Jean Mahé

Le fonds Jean Mahé est le plus ancien de mon corpus, avec des enquêtes enregistrées sur la thématique ethnobotanique à partir de 1973. Jean Mahé est né en 1944 et il est mort, prématurément, en 1988. Il était professeur au collège de Plouër-sur-Rance (22), et a créé l'association La Guédénne pour revitaliser la culture gallo. C'est dans le cadre de son association

qu'il a effectué du collectage sur divers sujets, pendant près de dix ans, dans différentes localités du nord des Côtes-d'Armor et de l'Ille-et-Vilaine. Dans ses collectages, Jean Mahé s'est intéressé à des sujets très divers tels que la musique et les danses traditionnelles, mais également la pêche en Islande et à Terre-Neuve, l'agriculture, la médecine populaire ou encore la sexualité et les accouchements.

La démarche de Jean Mahé est particulièrement intéressante dans la manière dont il a restitué ses collectages. Il a monté plusieurs expositions sur divers sujets, édité des disques audio, organisé des stages de collectage et il a laissé quelques écrits. Notamment, il a édité en 1975 un fascicule d'une quinzaine de pages traitant des remèdes populaires à base de plantes (Mahé, 1975), rappelant la démarche d'Adolphe Orain, un siècle plus tôt. Mais l'écoute des enregistrements de Jean Mahé illustre son intérêt pour le végétal dans l'artisanat, l'agriculture et les jeux d'enfants. Dans sa restitution, c'est pourtant l'utilisation des plantes dans le domaine médicinal qu'il a voulu mettre en avant, semble-t-il.

Christophe Auray

Christophe Auray a effectué des enquêtes enregistrées de 1996 à 2000, dans le cadre de sa thèse vétérinaire *Traditions et maladies des animaux en Haute-Bretagne* (2001). Il a ensuite publié ses résultats dans plusieurs ouvrages, dont l'un sur le domaine thérapeutique et l'ethnobotanique plus particulièrement : *Enquête sur les remèdes traditionnels en Bretagne* (2011). En effet, dans ses enquêtes, il abordait principalement les remèdes donnés aux animaux d'élevage, notamment les remèdes à base de plantes, mais également les saints guérisseurs associés à ces animaux et la sorcellerie, elle aussi souvent en lien avec l'élevage.

Dans le fonds Christophe Auray, c'est le végétal médicinal qui est mis en avant, car c'est le questionnement principal de l'auteur. Mais la frontière entre le questionnement initial et la logique de pensée des personnes ressources est poreuse, ce qui apparaît à l'écoute des enregistrements. Par exemple, s'il est certain que Christophe Auray questionne sur les remèdes à base de plantes, il est fréquent que les conversations dévient sur les remèdes autres, montrant que le végétal ne représente qu'une partie des remèdes populaires. D'autre part, et c'est une observation que Christophe Auray a d'ailleurs développé par la suite, il est très net dans ses enquêtes que bien qu'il aborde au départ le remède vétérinaire, les personnes ressources en viennent au remède humain, indiquant qu'un même remède peut être utile aux deux. Un exemple est frappant parce qu'il revient en permanence : le cidre, le café et les tartines « pain-beurre » font pleinement partie de la médecine vétérinaire populaire en Haute-Bretagne.

Association La Liètt

Le fonds de l'association La Liètt a été constitué entre 2012 et 2016 sur une large zone du pays gallo. L'association a été créée en 2012, fondée par Laurent Gall, Fabien Le Nouvel et moi-même. L'idée était d'enquêter en ethnobotanique dans une zone peu investie par les enquêtes précédentes, dont celles de l'association Flora armorica, entre 2009 et 2011. L'association s'est intéressée au végétal dans divers domaines d'utilisations et de connaissances. Ces enquêtes ont notamment été valorisées par la confection de chroniques radio thématiques utilisant des extraits d'enregistrements. Avec le fonds La Liètt, une vision assez large des différents domaines de connaissance du végétal dans la culture populaire est donnée. Cet aperçu diversifié, en plus d'être un objectif affiché des enquêtes, est sans doute dû à la diversité des collecteurs, qui pouvaient avoir des préférences en terme de questionnements ; également, cette diversité vient des personnes ressources elles-mêmes, ayant des affinités différentes avec le végétal. Certaines ne connaissaient pas du tout les remèdes à base de plantes, mais très bien l'utilisation des plantes dans la confection de jouets buissonniers, par exemple.

Ces trois fonds d'archives orales révèlent une grande diversité dans les démarches. En les comparant à celles des folkloristes, je développerai des éléments de réponses aux questions posées précédemment. Dans cette analyse, je me servirai de plusieurs bases de données que j'ai constituées

sur les recueils des folkloristes et sur les archives des collecteurs actuels. J'y ai inscrit l'ensemble des plantes citées avec le ou les domaines de connaissance associés ainsi que, pour chaque remède mentionné, son origine végétale, animale ou autre.

Comparaison des deux époques

Je vais m'intéresser aux différentes approches développées par Paul Sébillot et Adolphe Orain, que l'on retrouve dans les collectages plus récents, pour parler du végétal : l'approche par les plantes et l'approche par les remèdes. Je tenterai de répondre aux questions posées précédemment : que regroupe la famille de savoirs sur les plantes ? Quelle place ont les plantes dans la médecine populaire ?

Une approche par les plantes

La figure 2, ci-dessous, indique la proportion des différents domaines de connaissance cités dans les fonds d'archives des collecteurs actuels. La connaissance thérapeutique des plantes apparaît comme la plus citée, dans les trois fonds étudiés. Presque les deux tiers des mentions de plantes faites dans le fonds Christophe Auray concernent, par exemple, les plantes médicinales. Mais il est intéressant de voir que plus d'un tiers des mentions, tout de même, concernent des sujets différents, bien que le questionnement de l'auteur s'attache au végétal dans son usage thérapeutique. Cette observation est plus frappante encore pour le fonds Jean Mahé, dont la restitution ne porte que sur les plantes médicinales, alors que les sujets abordés autour des plantes sont en fait très variés. Les proportions des domaines de connaissance des plantes cités sont proches de celles des archives de l'association La Liètt, qui tentait de montrer, justement, la diversité des domaines de connaissance des plantes dans le milieu rural. Les différences qui apparaissent entre ces deux fonds concernent d'un côté l'alimentation, davantage questionnée par La Liètt que par Jean Mahé, et de l'autre l'artisanat et l'agriculture, davantage traités par Jean Mahé. Il me semble que cela peut-être dû à des intérêts différents de la part des collecteurs : dans les années 1970-1980, qui marquaient la fin d'une forme d'agriculture et d'artisanat, il est probable que Jean Mahé souhaitait conserver les derniers aspects de ce savoir, là où, dans les années 2010, ils étaient déjà bien loin de la plupart des collecteurs de l'association La Liètt. L'intérêt des archives orales, qui constituent la matière brute de ces collectages, est qu'elles permettent de revenir au plus près des données collectées, sans être biaisées par la grille de lecture appliquée par le collecteur lors de sa restitution. Elles permettent aussi d'observer la diversité des domaines de connaissance des plantes citées dans les enregistrements, par rapport aux restitutions qui sont faites de ces collectages.

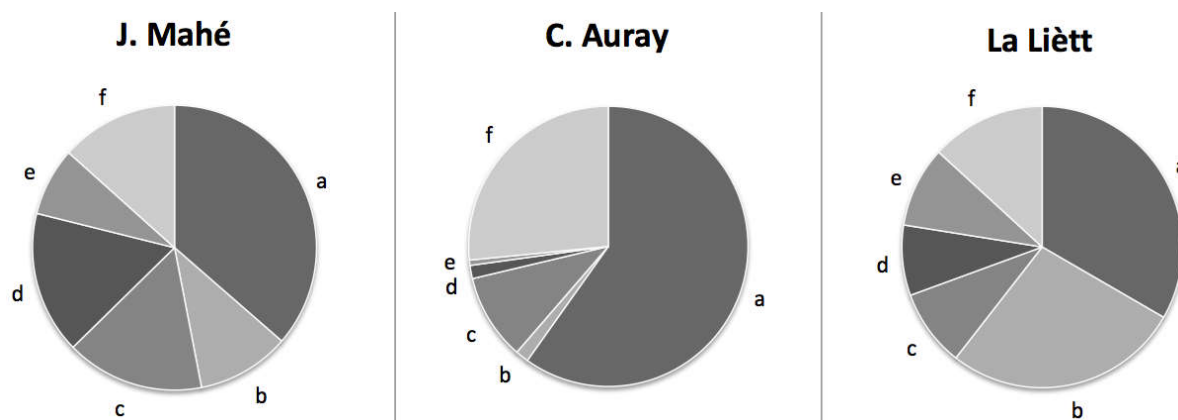


Figure 2 Répartition des domaines de connaissance questionnés dans les fonds J. Mahé, C. Auray et La Liètt respectivement. Légende : a. thérapeutique, b. alimentaire, c. agricole, d. artisanal, e. ludique, f. autres.

Je vais maintenant comparer l'analyse précédente aux données des folkloristes. Pour ces derniers, seules les restitutions de collectage peuvent être étudiées, à travers les ouvrages et les articles édités, bien que les données brutes auraient sans doute donné un aperçu plus objectif des enquêtes effectuées. Je ne prendrai en compte que les données de Paul Sébillot dans son ouvrage *Traditions et superstitions de la Haute-Bretagne* (1882) et de l'ensemble des numéros de la *Revue des traditions populaires*, car, on l'a vu, le végétal ne ressort que dans le domaine thérapeutique pour Adolphe Orain, ce qui biaiserait mes observations.

Les folkloristes se sont également beaucoup intéressés à l'utilisation des plantes dans le domaine thérapeutique, représentée par environ un quart de leurs questionnements sur les plantes. Si le domaine agricole et le domaine ludique sont aussi représentés, le domaine artisanal et le domaine alimentaire sont, quant à eux, quasiment absents. Cela ne veut pas dire que les folkloristes ne se sont pas intéressés à ces sujets dans leurs collectages. Paul Sébillot, par exemple, s'est particulièrement intéressé à l'artisanat, à travers l'étude des vieux métiers. Il est aussi l'un des seuls à avoir consacré un chapitre de l'un de ses ouvrages à l'alimentation dans les campagnes (Sébillot, 1967), alors que les folkloristes délaissaient ce sujet habituellement. J'observe néanmoins que ces sujets n'ont pas été considérés par les folkloristes comme étant inclus dans le domaine du végétal. Une plante utilisée dans l'artisanat par exemple, était semble-t-il davantage considérée comme un matériau qu'en tant que telle.

La moitié des mentions de plantes concernent des domaines de connaissance qui ne sont pas (ou peu) recherchés par les collecteurs plus récents. L'aspect linguistique est particulièrement questionné par les folkloristes. Cet aspect apparaît également dans les enquêtes plus récentes, et il est probable que je le sous-estime dans mon analyse : il est en effet fréquent que le nom local soit demandé, sans que cela n'apparaisse clairement dans ma base de données. Toutefois, cette observation devient intéressante si l'on considère que dans la *Revue des traditions populaires*, certains articles se focalisent entièrement sur le seul nom des plantes (Sébillot, 1892), alors qu'elles apparaissent, dans les collectages récents, presque systématiquement associées à un usage. Le deuxième domaine de connaissance le plus représenté est la littérature orale, c'est-à-dire les légendes, les devinettes, ou encore les dictons qui sont associés au végétal.

Ces observations apportent des éléments de réponse à ma première question, qui était de savoir si tous les domaines de connaissance du végétal apparaissaient dans l'intérêt porté aux plantes à différentes époques. J'ai montré que le rapport populaire aux plantes n'est pas perçu de la même façon par les folkloristes, à la fin du XIX^e siècle, et par les collecteurs contemporains, à la fin du XX^e – début XXI^e siècles : les uns voient un rapport au végétal abstrait, par la littérature orale et par la « médecine superstitieuse » ; les autres voient un rapport au végétal plus concret, dans la médecine, mais également dans l'alimentation et dans l'artisanat.

Une approche par les remèdes

Adolphe Orain au XIX^e siècle, comme Jean Mahé et Christophe Auray plus récemment se sont intéressés aux remèdes à base de plantes, posant la question de la place du végétal dans les remèdes populaires.

L'analyse de l'ensemble des articles parus dans la *Revue des traditions populaires* sur la thématique de la médecine populaire ou de la « médecine superstitieuse » d'un lieu, donne des résultats intéressants. La figure 3, ci-dessous, présente les proportions des origines végétales, animales, ou autres des remèdes recueillis. Je n'ai considéré ici que les matières premières des remèdes, en excluant les excipients utilisés : il est fréquent, par exemple, qu'un remède soit composé d'une matière première végétale et d'un excipient d'origine animale, comme le beurre, ce qui aurait faussé mes résultats. Par ailleurs, j'ai considéré toutes les mentions de remèdes, et plusieurs mentions peuvent faire appel au même remède.

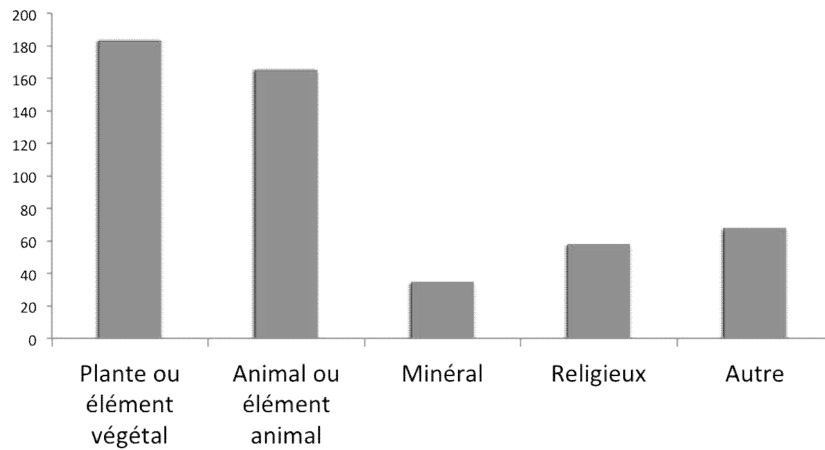


Figure 3 Proportion des origines des matières premières citées dans les remèdes détaillés au sein de la *Revue des traditions populaires*.

Les remèdes d'origines végétale et animale arrivent en tête, représentant chacun un tiers des remèdes cités. Le minéral est également représenté, mais dans une moindre mesure. Les saints guérisseurs, les fontaines et les bénédictions forment également une part importante du bagage médical populaire et pourtant, ils n'atteignent pas le quart des remèdes cités, proportion qui me semble être sous-estimée par les folkloristes, que les curiosités « superstitieuses » intéressent davantage.

Une analyse qualitative de ces articles indique que certains folkloristes ne parlent presque que de plantes, alors que d'autres ne les abordent pas du tout, amenant leur attention sur d'autres types de remèdes. L'un des auteurs explique sa démarche : « *Il ne sera question, dans la première partie de l'étude qui va suivre, que de la médecine superstitieuse proprement dite, à l'exclusion [...] de la méthode des simples et d'une catégorie de remèdes topiques qui procèdent surtout de la médecine officielle* » (Frayse, 1905). Cette citation montre encore une fois que l'intérêt principal des folkloristes réside dans le recueil des superstitions. En effet, à quoi bon s'intéresser à des savoirs médicaux concrets quand, à l'époque, on ne s'imagine sans doute pas qu'eux aussi vont disparaître...

Dans son chapitre sur les remèdes populaires, Adolphe Orain ne fait pas moins de 95 mentions de remèdes d'origine végétale, contre seulement 25 d'origine animale et 29 d'une autre origine. Cependant, on a vu que ses contemporains trouvent autant de remèdes d'origine animale que d'origine végétale dans la médecine populaire de leur région. Il me semble donc que c'est bien un attrait particulier d'Adolphe Orain pour le végétal qui lui donne la préférence, plutôt qu'une réalité objective. De la même manière, Christophe Auray indiquait en 2001, à propos des remèdes cités dans sa thèse : « *La matière première de ces remèdes fait appel aux trois règnes : végétal, minéral et animal, avec une nette prédominance des plantes* » (Auray, 2001). Ici encore, il apparaît que le questionnement, davantage tourné vers les plantes on l'a vu, influe sur cette prédominance. Malgré des questions tournées vers les remèdes à base de plantes, le cidre, le café, le vin, les tartines, le grésil, la suie, l'huile, le savon, le sel, la poudre à canon, la pierre blanche, la terre franche, l'urine, la chaux, les œufs, le sang, la cire d'abeille, le beurre, le vinaigre, le crottin, etc. sont autant de principes actifs cités qui attestent que le végétal n'est pas le seul médecin en Haute-Bretagne.

Conclusion

J'ai développé la diversité de formes qu'a prise l'étude du rapport au végétal à travers les époques, en Haute-Bretagne. Dans mon étude, je suis remontée jusqu'aux folkloristes de la fin du XIX^e siècle, pour en présenter deux qui ont donné la part belle au végétal en Haute-Bretagne. Mes recherches sur les archives orales des collecteurs de la fin du XX^e – début XXI^e siècles, ont également révélé diverses approches. La comparaison des collectages de la fin du XIX^e siècle et de

la fin du XX^e – début XXI^e siècles a permis d'observer des différences dans les méthodes et les objectifs des folkloristes et des collecteurs plus récents, dans les collectages sur les connaissances des plantes dans la société rurale de Haute-Bretagne. En outre, elle a permis de constater l'influence de ces différents angles d'approches sur les données collectées elles-mêmes, à travers les questions posées par les collecteurs comme à travers les restitutions qu'ils ont faites de leurs collectages. J'ai montré que les folkloristes et les collecteurs récents ne se sont pas intéressés aux mêmes domaines de connaissance des plantes, les seconds s'étant davantage intéressés aux savoirs concrets. J'ai observé également que la prédominance du végétal dans certains domaines de connaissance peut être due aux représentations du collecteur, au moins autant qu'à celles de la personne ressource. Le sujet que j'ai développé ramène à la question fondamentale qui est de savoir si oui ou non, le végétal constitue une famille de connaissances à part entière pour la société étudiée. Mes résultats montrent à quel point il est difficile de répondre à cette question, étant donné l'influence des propres représentations des enquêteurs sur les données qu'ils recueillent.

Bibliographie

AURAY Christophe (2001), *Traditions et maladies des animaux en Haute Bretagne*, Thèse vétérinaire, Nantes, École nationale vétérinaire de Nantes.

AURAY Christophe (2011), *Enquête sur les remèdes traditionnels en Bretagne*, Rennes, Ouest-France.

COLLECTIF (1886), « Programme et but de la société des traditions populaires », *Revue des traditions populaires*, vol. 1, n°1.

FRAYSSE Camille (1905), « Remèdes populaires en pays Baugé », *Revue des traditions populaires*, vol. 20, n° 7-8, p. 273-283.

MAHÉ Jean (1975), *La médecine du peuple. Ébauche d'un catalogue de quelques maladies courantes et de leurs différents remèdes naturels*, Dinan, association La Guédennec, 25 p.

ORAIN Adolphe (2002 [1906]), *Mes souvenirs*, Cortaillod (Suisse), Arbre d'Or.

ORAIN Adolphe (2002 [1898]), *Croyances et superstitions de l'Ille-et-Vilaine*. La Découvrance. [1^e édition sous le nom *De la vie à la mort : folklore de l'Ille-et-Vilaine*, tome 2].

ORAIN Adolphe (2004 [1897]), *Coutumes et usages d'Ille-et-Vilaine*. La Découvrance. [1^e édition sous le nom *De la vie à la mort : folklore de l'Ille-et-Vilaine*, tome 1].

OZOUF Mona (1981), « L'invention de l'ethnographie française : le questionnaire de l'Académie celtique », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, vol. 36, n° 2, p. 210-230.

SÉBILLOT Paul (1967 [1882]), *Traditions et superstitions de la Haute-Bretagne*, tome 2, Paris, Maisonneuve & Larose.

SÉBILLOT Paul (1892), « Traditions et coutumes de la Haute-Bretagne, arbres et plantes », *Revue des traditions populaires*, vol. 7, n°3, p. 156-164.

SÉBILLOT Paul (1997 [1900]), *Contes des landes et des grèves*, Rennes, Terre de brume.

SÉBILLOT Paul (1967), *Coutumes populaires de la Haute-Bretagne*, Paris, Maisonneuve & Larose.

SOUVESTRE Émile (1845 [1844]), *Le foyer breton, traditions populaires*, Paris, W. Coquebert.

VAN GENNEP Arnold (1924), *Le Folklore*, Paris, Delamain, Boutelleau et cie, Librairie stock.